

Yannik Provost

mylène farmer

UNE GRANDE ASTRONAUTE



Avant-propos

« Une grande astronaute » : c'est dans ces termes que Mylène Farmer aimerait que l'on se souvienne d'elle. Une grande conquérante de l'imaginaire qui a su relever les défis de son métier. La seule artiste féminine française à avoir marqué son empreinte sur quatre décennies par ses tubes, ses clips et ses concerts, passant de mannequin pour publicités à la scène du Stade de France vingt-cinq ans plus tard. Une chanteuse qui raconte ses rêves et ses cauchemars dans les textes qu'elle écrit elle-même, en restant paradoxalement quelqu'un que les médias qualifient de « mystérieuse ». De nombreux ouvrages lui ont été consacrés, tentant en vain de percer le secret de sa réussite. « On invente ma vie, mes émotions » disait-elle en 2006. Alors pour raconter la carrière de Mylène Farmer, qui de mieux que Mylène Farmer elle-même ?

Trente ans de carrière sont retracés dans cet ouvrage non officiel uniquement réalisé à partir des propos de l'artiste, puisés dans plus de trois cent cinquante interviews presse, radio ou télévisées, de 1984 à 2014. Aucune information n'a été inventée ou récupérée de rumeurs, de bruits de couloirs. Tout ce que vous découvrirez est extrait des entretiens que la chanteuse a pu accorder aux médias.

Bien que le pronom personnel « je » a été conservé pour rester au plus proche des propos réunis et faciliter la lecture, il n'est en aucun cas question dans cette biographie de parler au nom de Mylène Farmer. L'objectif de ces trois années de travail a été de réunir et fusionner toutes les idées, les explications, les inspirations et les passions, toutes les pistes sur sa vie qu'elle a elle-même décidé de laisser transparaître au fil du temps.

Evidemment, en trente ans, tout le monde change : ses points de vues d'alors ne sont donc plus obligatoirement ceux d'aujourd'hui.

Cette biographie n'est pas « la » vérité ; mais c'est « une » vérité. Parce que Mylène Farmer l'avance elle-même, le privilège d'être une artiste est de pouvoir tricher quand elle le souhaite. Si elle a inventé quelque détail que ce soit durant ses interviews, et que vous retrouverez donc retranscrit tel quel dans ce récit, cela n'en fait pas moins partie du personnage qu'elle a souhaité faire vivre. Et quel personnage ! Une grande astronaute.

« *Quand les mystères sont très malins, ils se cachent dans la lumière.* »

Jean Giono

Chapitre 1

Eléments biographiques

Enfance et Adolescence

Je suis née à Montréal au Canada dans la province du Québec en 1961. J'ai grandi là-bas, j'y suis restée pendant huit ans et demi, et je me souviens simplement du nom « Sainte-Marcelline ». J'ai donc la chance d'avoir les deux nationalités, deux passeports : l'un français et l'autre canadien, et je me sens aujourd'hui parfaitement bien des deux côtés de l'Atlantique. Selon l'humeur, je suis Canadienne ou Française ! Mais ce n'est pas très pratique pour les impôts, je vous le garantis ! Mon père était ingénieur des Ponts et Chaussées, il était parti au Québec pour participer à la construction du barrage du Manicouagan.

Je n'ai jamais eu l'accent. Ou en tout cas celui que j'avais un petit peu, je l'ai perdu très vite ! Même en y ayant passé les huit premières années de ma vie, le Canada ne me manque pas. Très franchement, non. Je ne m'en souviens que très peu. J'y ai vécu une enfance des plus normales dans un milieu relativement aisé. J'étais trop petite pour avoir des souvenirs exacts, encore moins pour être nostalgique. Juste quelques odeurs, quelques goûts. Mon premier souvenir, à Montréal très exactement : un petit autocar, un schoolbus, qui m'amenait à l'école. J'adorais ça. Mais j'ai toujours eu une aversion pour ces chansons qu'on entonnait tous en chœur dans les cars scolaires. En réalité, je n'ai jamais aimé les choses collectives. Je me souviens aussi de mon premier livre : « Oui-oui et les gendarmes ». Sans blaguer ! Le titre est génial, non ? D'ailleurs c'est peut-être pour cela que toute petite je voulais être gendarme. Mon premier film : « Bambi » de Walt Disney. C'est toujours mon film préféré.

Ce qu'il me reste de mes premières années au Québec, c'est également la certitude qu'il est plus doux de mourir de froid que de chaud. C'est la

neige qui me l'a dit ! J'ai ce souvenir idiot d'un univers de neige plus que de soleil. Il y en avait un mètre, un mètre cinquante par hiver. J'ai un amour profond pour ce blanc immaculé, la neige, le froid. J'ai le souvenir de sa blancheur, de sa froideur. Une sensation agréable. C'est le paysage que je trouve le plus joli. Ça embellit une ville, un pays. Ce goût pour la neige est probablement lié à cette époque. On m'a dit que j'en mangeais beaucoup ! J'ai été projetée dans le cosmos au beau milieu de la neige, et ces paysages-là me touchent profondément, sans doute aussi à cause de l'absence d'empreintes. J'ai toujours évoqué le froid dans ma carrière... Cela évoque la tristesse, la mélancolie, des choses qui peuvent être délicieuses. Parfois, on aime se faire du mal, il y a une sorte de délectation dans cet état-là. Appelez ça du sadomasochisme si vous voulez. Depuis, j'ai appris à aimer le soleil. Le souvenir de la neige donc, et puis le sirop d'érable quand même, parce que je suis très gourmande. C'est un goût que j'ai redécouvert en France, et c'est autant de choses qui font appel à des souvenirs. Être élevée au Canada, dans de grands espaces avec la nature tout autour, enfant cela me plaisait beaucoup. Je n'y suis retournée qu'une fois et extrêmement brièvement, donc c'était quelque chose que je ne qualifierais pas de très agréable. Ce pays me semble trop calme.

J'ai reçu une éducation religieuse à la fois poussée et tout à fait normale. J'allais dans une école de sœurs, chez les Marcellines. J'avoue que je ne me suis confessée qu'une seule fois, c'était quand j'étais petite et j'ai eu un trouble. Mais je n'avais de cesse que de séduire le prêtre qui enseignait le catéchisme ! J'ai été traumatisée par les bonnes sœurs : elles me tapaient quand je renversais mes desserts par terre. J'aurais bien aimé répondre mais je n'avais pas encore l'esprit à ça ! Sincèrement, je n'ai pas souffert de cette éducation, bien que je n'aie aucune attirance pour ce milieu. On m'a absolument infirmé cette histoire racontée par un journaliste, où petite un putois m'aurait uriné dessus, que j'en aurais eu un grand traumatisme et que pour me laver de cet affront, ma mère m'aurait mise dans un bain de tomates. Donc voilà, c'était une très jolie histoire, un peu dramatique, un peu sulfureuse, mais ce n'est pas la réalité !

Jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai vécu une enfance heureuse. J'étais très ouverte, bavarde... Puis nous nous sommes installés en France, dans la banlieue parisienne vers Versailles. C'est le travail de mon père qui nous a

amenés à Paris. L'arrivée en France a été un moment un peu difficile, un choc assez violent. C'est en tout cas ce qu'on m'a dit. Sans parler de choc de cultures, parce que ça n'a pas lieu d'être, c'est un comportement et un mode de vie qui sont radicalement différents. C'est assez choquant quand on est enfant. Ça se traduit par une forme d'agression, des rapports plus durs. Par exemple, je n'ai jamais eu beaucoup d'amis en France, par contre au Canada, quand il y avait un anniversaire, ce n'était pas en petit comité : y avait près de cent enfants. C'était assez étonnant. Alors qu'ici, c'est beaucoup plus concis. Donc certainement des amitiés beaucoup plus sélectives. Et même maintenant, les personnes qui vont au Canada sont toujours étonnées par l'accueil de ce peuple, parce que c'est quelque chose qu'ils ont en eux. A Paris, les rapports sont froids, concis. Les gens ne ressentent pas tout à fait les choses de la même façon. Ils sont peut-être un petit peu moins énervés là-bas qu'ici. Mais je fais partie des énervés donc je suis mieux ici ! Heureusement, quand on est petit, on ne se rend pas vraiment compte de ces choses-là. Les enfants en général n'ont pas trop de mal à s'intégrer et ont de réelles facilités d'adaptation.

Quand j'étais très petite, je n'arrêtais pas de chanter. Je rêvais d'un métier artistique mais je ne pensais pas vraiment à la chanson. Je n'achetais pas de disques, ma seule passion était les animaux. Je me voyais donc plutôt comme monitrice d'équitation. J'ai eu un prix de chant à l'âge de dix ans au Canada. Je ne me rappelle plus pour quelle chanson. C'était une comptine, une petite chanson. L'année suivante, j'étais deuxième. J'ai injurié tout le monde. Depuis ce jour, mon caractère s'est développé dans ce sens-là ! Je suis née en colère ! J'ai commencé par le « je déteste » puis après j'ai appris à aimer. C'est un sentiment qui ne m'a jamais quitté et qui allait grandissant.

Au collège, je passais peut-être pour une égocentrique, je voulais être le centre d'intérêt, c'était pour être reconnue. J'avais envie de faire tout ce que les autres ne faisaient pas, frappée par cette peur panique de ressembler à quelqu'un. C'était valable aussi bien dans une classe ou à la maison ou dans la rue, à savoir cette peur panique de ressembler au commun des mortels. Il y a des personnes qui sont faites pour accepter. Accepter la vie, sans trop se faire violence. Et puis, il y en a d'autres, comme moi, où tout devient un combat d'arène. On a envie éternellement de dire qu'on est là. C'est cette

fameuse envie d'exister. Le pouvoir des professeurs me révoltait, leur pouvoir de dire qu'une rédaction est bonne ou mauvaise. Ce n'était pas les notes qui me scandalisaient, c'était surtout les appréciations. Il fallait toujours que je me fasse remarquer. Vers l'âge d'onze-douze ans, j'étais souvent odieuse. J'étais un peu plus turbulente à l'école qu'à la maison. D'ordinaire, cela avait souvent le don d'irriter mon entourage mais une année, en Sixième, une belle femme blonde qui était en même temps notre professeur de français et de théâtre, ne m'a pas punie une seule fois. Elle avait compris que, si elle n'entrait pas dans mon jeu, je me calmerais toute seule. Ça n'a pas loupé, je suis devenue une bonne élève dans ces matières. J'avais envie de la remercier pour sa compréhension. J'avais un besoin, certainement, d'exister très fort à l'école, et c'était pour moi une torture que d'y aller. Mais je me souviens d'une chose étonnante : j'avais ce paradoxe d'arriver une heure avant parce que j'ai toujours refusé d'arriver en retard en cours, et une fois que j'étais assise sur le banc, c'était... c'est du masochisme ! Hiver comme été, je me retrouvais seule à sept heures trente devant la porte alors que nous ne commençons qu'à huit heures. En revanche, je ne portais aucun intérêt quant à la suite de la journée. C'est un paradoxe bizarre que je n'ai jamais pu m'expliquer. Enfant, j'étais donc à la fois un mélange de personnage très introverti et en même temps j'avais ce besoin de me faire remarquer. J'ai toujours aimé étonner. La provocation, c'est le piquant de la vie. Je suis à la fois folle et sage. C'est douloureux et formidable d'affronter toutes ces turbulences. Ce que je suis aujourd'hui n'est que la concrétisation de cet état d'esprit. Tout n'était pas très clair chez moi, même si je n'étais ni schizophrène ni autiste. Je n'ai aucun souvenir de cette période bizarre, que je n'ai pas aimée. Tout ce qui tournait autour de la scolarité, je détestais. Je n'ai pas été traumatisée, mes parents ne m'ont pas maltraitée, mais c'est comme ça. Dire de moi que je suis une révoltée tout simplement, en général ça me convient, ou alors révoltée passionnée ! J'ai l'impression de ne pas être comprise. Aujourd'hui, si tout n'est pas rose, j'arrive mieux à gérer ma salade interne !

J'ai vécu une scolarité que je qualifierais d'incolore, d'inodore. J'avais cette réputation d'élève indisciplinée mais j'arrivais quand même à me maintenir dans la bonne moyenne. Sauf en maths où j'étais carrément nulle.

Mon esprit anti-cartésien ne pouvait pas s'accommoder de la logique mathématique. Je ne suis pas un apôtre de l'arithmétique. Entre moi et l'algèbre, il y a toujours eu une incompatibilité d'humeur et de compréhension. A l'école, c'était un défilé de zéros pointés. En revanche j'aimais l'histoire. C'est l'un de mes seuls bons souvenirs d'école. J'aurais adoré vivre à l'époque de Louis XV. Les reines, les courtisanes et les petits marquis m'ont toujours fascinée. J'étais plutôt douée en français, j'adorais ça mais avec quelquefois une orthographe un peu anarchique. Hélas, cette matière m'a été enseignée par des profs qui la détestaient. L'anatomie est aussi une matière dans laquelle j'excellais. Plus pour les croquis qu'on y faisait que pour la matière elle-même. Je me souviens aussi que je modelais des poupées aux effigies de quelques personnes. Je ne les ai jamais percées avec des épingles. J'aimais bien aussi le dessin, le théâtre et les sciences naturelles.

J'ai appris le russe pendant trois ans au collège comme troisième langue. Mais je ne la parle pas, je déchiffre uniquement quelques phrases, c'est plutôt dur. Je l'ai vite abandonnée parce que c'était vraiment trop dur à assimiler. Pour apprendre le russe, il faut pénétrer l'univers d'un pays, d'une autre culture, y consacrer l'intégralité de son temps, « rentrer au couvent ». J'étais très douée pour la poésie, la lecture. J'ai eu brillamment mon diplôme des vingt-cinq mètres durant mes études scolaires, mais j'avais la phobie de l'eau. J'ai trois ou quatre fois eu l'occasion de m'accrocher au bord.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, j'étais un vrai garçon manqué. J'avais beaucoup de mal à imposer mon visage de jeune fille, à exister en tant que femme. Je tenais le rôle du garçon. Je suis née avec un corps d'androgyné. Ma mère a toujours adoré s'habiller et de ce fait elle m'a forcément influencée : je m'en inspirais plus ou moins, fatalement. Mais à quatorze / quinze ans, le budget était limité en ce qui concerne les vêtements. Aussi, je recherchais avant tout à bien marier les couleurs plutôt que de trouver des formes originales. J'étais déjà définitivement pantalons et je me souviens en particulier d'une tenue bordeaux (j'ai craqué un moment pour cette couleur) pull et pantalons assortis que je trouvais du plus bel effet ! J'avais à ce moment-là les cheveux très courts, après avoir eu pendant longtemps une longue frange qui m'arrivait au-dessus du nez ! J'ai vécu d'une certaine façon comme ce qui allait devenir plus tard des « punks » ! A un moment

de ma vie, j'ai pensé être entre deux sexes : j'étais grande, très maigre, je ne portais que des pantalons, tous mes amis étaient des garçons et pour mieux leur ressembler j'ai même déjà mis un mouchoir dans mon pantalon pour être plus masculine ! Toute cette période fut un « purgatoire » dans mon comportement. J'ai toujours préféré la compagnie et les jeux des garçons. Je jouais aux petites voitures ! Je préférais les camions aux jeux de petite fille. Je n'ai jamais aimé jouer à la poupée, à la dinette... Je fabriquais, comme dans « Tom & Jerry », des petites bombes avec des bouchons de liège et une mèche que je mettais devant les perrons avant de partir en courant ! Je faisais aussi des élevages de vers de terre. J'ai toujours aimé enfouir mes mains dans la terre. C'est véridique, on me prenait pour un petit garçon ! J'ai cette réflexion qui est gravée dans ma mémoire : j'étais allée chercher le courrier, un gardien de mon immeuble m'a demandé comment je m'appelais et j'ai répondu « Mylène ». Il m'a alors dit très sérieusement « C'est très joli Mylène pour un petit garçon ». Parce qu'en fait j'avais une voix assez grave, que j'ai forcée de muer avec le temps. J'ai eu au premier abord une animosité, puis après je ne sais pas, ça me semblait évident, alors j'étais mi-homme, mi-femme ! C'était assez étrange. Mon envie d'être un garçon tournait à l'obsession, à la névrose. Je refusais d'être une fille. Une fois, j'avais demandé une panoplie d'agent de police. Mais à part ça je ne me suis jamais déguisée, je n'empruntais pas les vêtements de ma maman et n'avais pas particulièrement de goût pour ça. Aujourd'hui encore, je suis davantage attirée par la gent masculine. Plus tard, lorsque mon corps a définitivement pris des formes plus féminines et lorsque la nature a repris ses droits, je me suis sentie dans la peau de quelqu'un d'autre, comme si j'étais recouverte d'une enveloppe étrange qui aurait entravée mes mouvements, un peu comme dans un film fantastique ! Il n'y a que très récemment que je me suis débarrassée de ce sentiment de gêne et que je suis plus en harmonie avec moi, même si parfois j'ai encore du mal à assimiler le fait que je suis une femme !

Ce que je ne supportais pas, adolescente, c'était d'être perdue parmi trente mille fourmis. Et c'est justement ce qu'on vous demande lorsqu'on est adolescent : ne pas être marginal, bien se noyer dans la masse. De cela, oui, j'ai souffert ! Je m'ennuyais, j'étais relativement solitaire. J'écoutais Genesis, les Doors, les Eagles, Bob Marley, Gainsbourg, Brel, Brassens,

Serge Reggiani, Gréco, Barbara, Dutronc... J'ai eu en classe cette période « toute seule au fond dans un coin », petite fille plutôt renfermée avant ma période révolutionnaire. C'était un peu de paranoïa, certainement. A chaque réflexion de la maîtresse je me disais « C'est pour moi ». Et puis un refus de tout. J'ai passionnément détesté l'école, le lycée... Je n'ai pas du tout aimé mon adolescence. J'ai vécu très mal ce passage de l'enfance à l'adolescence. Avant tout, on ne s'aime pas soi-même et pour ça je n'avais même pas besoin du regard de l'autre. J'ai toujours été encline à l'autocensure. Impossible de tenir un journal intime, malgré mon envie. Il me fallait découvrir les autres, qui s'appelaient Maupassant, Edgar Poe ou Strindberg... Je n'ai jamais été fan d'un chanteur en particulier, je ne fanatisais personne. Sur les murs de ma chambre, je préférais les reproductions des peintures de Salvador Dali aux photos découpées dans les journaux.

Puis je suis allée au lycée comme tout le monde. C'est encore une période que je n'aime pas de ma vie. Mes études y ont été très peu sereines, parce que qui dit études implique une autorité. Et comme je détestais tout ce qui était autorité, j'étais en rébellion perpétuelle avec tout cet état de scolarité. Mais je suis quand même allée jusqu'en fin de Première, j'ai fait deux jours de Terminale en bac A4 et là j'ai été renvoyée ! Enfin, j'ai fait en sorte d'être renvoyée... J'étais persuadée que je ferais un métier artistique. J'étais attirée par l'équitation. C'est une forme artistique, mais qui est un peu différente, peut-être plus projetée vers les autres. Sinon, c'était plus le théâtre et le cinéma qui m'attiraient beaucoup. Je n'avais absolument pas cette vocation que d'être chanteuse. La chanson me paraissait beaucoup plus difficile d'accès. Je n'ai jamais dit réellement à mes parents « je veux faire dans le spectacle ». J'ai simplement dit que je souhaitais quitter l'école. Et puis après, c'était une prise en charge. Il n'y a pas eu réellement de dialogue dans tout ça...

J'avais dix sept ans la première fois que je me suis maquillée. Je me suis mis le bâton dans l'œil. Je sortais très peu. Je n'aimais pas les boîtes de nuit, évoluer parmi tout le monde. Et je n'ai jamais été en boum. J'ai toujours eu horreur de ça. J'y suis bien allée deux, trois fois, pour voir, mais ce n'était pas mon truc. Un malaise. A cette époque-là, je ne jugeais pas ça comme « trop superficiel » mais je ne m'y sentais pas bien. Je préférais rester chez

moi. Je me souviens de la première fois où je suis sortie seule le soir : je me suis trompée, je ne retrouvais plus le chemin pour rentrer à la maison. C'est un car de police qui m'a ramenée. La première fois que j'ai conduit, c'était avec une R5 Alpine, au bois de Boulogne. Je n'avais pas mon permis, je me suis fais arrêter. J'ai évidemment chanté que j'étais libertine ! En revanche, la vraie boum pour moi lorsque j'étais au Canada, c'était la fête d'Halloween. Tous les enfants se déguisent, sortent dans la rue, et sonnent aux portes. Si les adultes ne leur donnent pas des bonbons, on leur jette de la farine dessus !

J'ai eu quelques amies, quelques très bonnes amies, que j'ai quittées, parce que ce sont des choses qui se font aussi naturellement. J'ai eu la chance d'avoir des parents intelligents, ouverts, généreux dans l'âme. Si je voulais leur parler, je pouvais le faire sans problème mais mon caractère d'adolescente introvertie me poussait plutôt à me taire. Je me suis opposée deux fois à l'avenir qu'ils envisageaient pour moi. Après deux jours de terminale, j'avais claqué la porte du lycée pour suivre une carrière en rapport avec les sports équestres. On se laisse porter par les jours qui passent et un matin on se dit « Stop, j'ai terminé mes classes » ! Et c'est ce qui s'est passé. Je devais avoir dix-huit, dix-neuf ans. Mes parents souhaitaient me voir poursuivre des études générales jusqu'au BAC pour préparer ensuite un examen d'entrée dans l'une ou l'autre des grandes écoles. Ils me voyaient énarque ou ingénieur, comme mon père. Mes parents me voyaient mariée à un jeune diplômé de l'ENA qui me ferait cinq enfants ! Alors que je portais en moi la conviction très forte que j'allais réussir dans un domaine artistique, mais je ne savais pas encore lequel. En fait, à part notre « exode » difficile au début, j'ai vécu dans un univers plutôt agréable, entouré de frères et de sœurs, comme la plupart des autres familles. Je ne remercierai jamais assez mes parents d'avoir su régler parfaitement le problème de l'argent de poche. J'en avais un peu, mais pas trop. Dans des limites raisonnables qui font qu'on apprécie toujours les choses, qu'il vous reste les désirs. J'avoue que j'avais été choquée par les sommes exorbitantes que recevaient certains élèves.

Être obsédé par le souvenir de l'enfance fait partie de la vie de chacun. C'est une période qui marque et qui marque pour tout le reste de sa vie. J'ai du mal à m'en extraire. Je ne le pourrais jamais d'ailleurs. J'aime l'enfance,

mais elle m'inquiète. La mienne est tellement sourde, étrange... Les enfants me font peur : leur innocence, leur cruauté me dérangent. Mais c'est aussi paradoxalement ce que j'aime chez eux. On leur pardonne, parce qu'on dit qu'un enfant est innocent. Je ne le crois pas.

J'irrite beaucoup de personnes parce que je n'ai presque aucun souvenir de mon enfance. J'ai l'impression d'avoir méconnu cette période : je n'ai pas de réels souvenirs jusqu'à l'âge de quinze ans environ, et mon adolescence est en train de s'effacer. Jusqu'à l'âge de dix ans, c'est même le noir total et c'est douloureux. Je ne sais pas qui j'étais. J'ai conservé un regard tourné, « obsédé » vers le passé, c'est une chose dont je n'ai pas réussi à me défaire... Il y a des moments qui sont restés inexpliqués, ça se confond à un grand point d'interrogation. C'est comme un gouffre : rien. J'ai des trous de mémoire, c'est très perturbant. Cela correspond aussi à des sensations douloureuses bien que non concrètes et exprimables par l'anecdote. J'ai rencontré des personnes qui souffrent de la même chose sans être pour autant des déséquilibrés. Je peux m'en fabriquer, des souvenirs, mais je n'en ai pas de véritables. J'appréhende à chaque interview de devoir justifier ce trou noir. Parfois, je suis tentée d'inventer des souvenirs pour avoir la paix ! Je ne comprends pas comment on peut penser que j'ai inventé cette amnésie pour ne pas parler de mon passé. En matière de difficulté de vivre, je n'ai rien inventé : ça fait partie de moi. Je n'essaie pas de me créer un personnage, de créer un mystère.

Mes souvenirs me laissent en paix, puisque pour la plupart, je les ai oubliés... Enfouis... Égarés. On peut perdre la mémoire comme on égare ses bagages à la veille d'un long voyage. Le voyage est plus compliqué, mais plus léger peut-être... C'est une survivante qui vous parle ! Le peu qu'il me reste, ce sont de très mauvais souvenirs. Je ne veux pas jeter la pierre à mes parents, parce que j'ai pourtant eu des parents normaux et je viens d'un milieu aisé, mais j'ai été en manque affectif pendant mon adolescence. C'est l'origine de mon traumatisme. L'adolescence est quelque chose de terrible, sans rien d'apparent. Nous sommes tous d'abord des êtres très sensibles mais il existe une hypersensibilité, et que vous ayez dans le fond ou non cet amour, vous ne le percevez pas, ou peut-être pas à sa juste valeur, ou vous en demandez une surproduction donc en ce sens vous allez souffrir. Je dois faire partie, si je peux me caractériser, de cette catégorie d'êtres hypersensibles, donc difficiles. Par la

suite, mes problèmes n'ont fait que s'amplifier, la fracture s'est élargie. J'étais devenue une étrangère à mes propres yeux et en même temps ces problèmes m'enivraient. Un cercle vicieux. Pourtant, je n'étais pas du tout une enfant battue ! J'ai maudit ma mère de m'avoir mis au monde et puis après je l'ai adorée. J'ai certainement rêvé très longtemps. Mais je ne suis pas du tout passiste, ça doit aussi venir des parents. Je sais simplement que ce n'était pas une enfance malheureuse et qu'il n'y a pas eu un événement qui a fait que, tout d'un coup, j'ai été complètement bloquée et qu'il a fallu tout effacer. Peut-être est-ce juste un désintérêt total pour moi, enfant... Je ne me suis jamais vraiment interrogée là-dessus. J'efface tout ce qui s'est passé hier. J'ai un don pour ne me souvenir de rien sauf de ce qui est vraiment marquant. Mon enfance, mon proche passé, je ne veux pas y penser une seconde ! Ce serait régresser, j'ai besoin d'aller de l'avant, de ne pas regarder en arrière.

Aujourd'hui, ce que j'ai vécu a fait de moi celle que je suis. Il y a quelque chose de solide en moi, avec beaucoup de fêlures autour. Je connais mon mystère, mon secret. Je sais, au fond de moi, pourquoi j'ai tout occulté de mon enfance. Même si je suis très bas, cette force me sauve. J'essaie de plus en plus, et j'avoue que ce n'est pas facile, d'extraire de ma vie et à jamais, du ressentiment. Je ne guérirai jamais de mon enfance, du moins ce dont je me souviens. On peut l'analyser, prendre un peu de distance, pardonner. Les émotions demeurent. Enfouies mais entières. Qu'il me revienne des images ? J'essaye le moins possible ! Des blessures indélébiles restent gravées. Elles se recouvrent peu à peu mais le fond demeure. Je n'ai pas envie d'en parler davantage. De mon adolescence, je n'ai presque rien oublié. Ça a été une période difficile mais j'en veux moins à ceux qui m'ont fait souffrir. Eux aussi étaient prisonniers de leurs problèmes. J'ai pardonné mais je n'ai pas oublié. Je ne suis jamais arrivée au point où l'on peut regarder avec tendresse les souffrances subies. Aujourd'hui, je suis un peu plus en paix avec mon passé car, plutôt que de tenter de l'appriivoiser, j'ai appris à ne garder que les souvenirs agréables, porteurs d'énergie. On a des fardeaux à traîner : bien évidemment ; et des plaies ouvertes ont du mal à cicatriser. On a tous ses ombres, je les porte en moi et je les porterai jusqu'à la fin de mes jours. Avec le temps et le succès, je n'ai pas totalement apprivoisé mes peurs, mes souffrances. Non, et ce n'est sans doute pas grave. Ou très grave, je ne sais pas ! Je n'ai pas la

réponse, mais j'ai certainement pansé des plaies. Il y a toujours ce mot qui revient dans le vocabulaire de chacun d'entre nous, c'est « faire le deuil de » : malheureusement, je ne crois pas qu'on puisse faire le deuil de quelque chose. On peut tenter de faire ré émerger la vie et des choses qui vous aident à tenir, qui vous aident à vous réveiller, qui vous aident à sourire. Mais tout ce qui est douleur, tout ce qui est doute, tout ce qui est peur est là, ancré, ça fait partie de votre sang, de vos veines : c'est là. C'est présent mais c'est sans doute nécessaire ou peut-être pas, mais c'est là ! C'est nécessaire à la création, ça aide à une certaine créativité. On apprend aussi avec la vie, avec le temps, ses expériences. Là encore, tenter de laisser ses fardeaux de côté parfois, mais ça peut resurgir tellement vite. Mais raconter la nature de mes plaies... Parfois, elles sont précises dans mon esprit, et parfois elles sont très troubles, je n'en sais rien. C'est aussi le fait de n'avoir que très peu de souvenirs de mon enfance et j'avoue que c'est troublant pour moi-même. Et n'ayant pas fait appel à l'analyse... J'ai parfois rêvé de revivre sous hypnose, ou à l'occasion d'une psychanalyse, ces moments forts qui m'ont marquée pour retrouver à l'état brut l'intensité émotionnelle d'alors. Mais l'idée de la confession, devant un médecin comme devant un prêtre, me terrifie. Certains ont besoin de s'offrir un divan pour parler de leurs phobies et de leurs fantasmes. Je préfère les vivre seule et être mon propre psychanalyste ! Et tout cela n'ira irrémédiablement qu'en empirant. La psychanalyse m'intéresse d'un point de vue intellectuel, mais je n'ai pas le temps et je ne suis pas sûre d'avoir envie de ce genre d'introspection. Sans doute ai-je besoin de ça pour me comprendre. J'hésite encore, par peur peut-être. Par crainte aussi de tuer ma créativité, toute inspiration chez moi. Ce sont les douleurs qui suscitent les mots, qui donnent naissance à des chansons. Car mes doutes, mes émotions me permettent d'écrire et de chanter. C'est ma raison d'être. Mais la création, certainement, ne soigne pas. On peut sans doute guérir de ses névroses mais j'ai vu des gens encore plus névrosés après avoir consulté ! J'y ai pensé une fois, en 1994. J'étais en état d'urgence, je suis allé voir quelqu'un. J'ai arrêté la première séance. Je ne peux pas m'abandonner, la confession m'est vraiment impossible. J'éprouve une curiosité, mais si j'avais suivi une analyse plus complète ou si je le faisais en ce moment, je ne le dirais pas. Je me donne le droit de faire les réponses qui m'arrangent. Il

faut se méfier de mes déclarations d'un moment ! Les choses ne restent pas les mêmes, c'est un des enseignements du bouddhisme. Je crois avoir de toute façon fait toute seule un chemin qui s'approche de la psychanalyse. Il faut être seul à un moment donné. C'est plus un monologue qu'un dialogue. Et je n'ai pas très envie de connaître les raisons de mes angoisses. Il y en a sûrement : certaines que je n'évoquerai pas, d'autres que je ne veux pas savoir. Ce sont des pages effacées et, une fois de plus, peut-être que je n'en ai pas réellement la nécessité que de savoir le pourquoi du comment. Laissons ça dans l'obscurité.

Un rêve est un de mes rares souvenirs : un lit immense, des draps blancs. J'y suis blottie en position de fœtus. Devant moi, un énorme cordon ombilical, vraiment énorme. Il m'incombe de le couper, mais comment ? Avec les dents ? Je ne suis qu'une enfant...

« L'oubli c'est le sommeil de nos douleurs. » [Luc Dietrich]